

NICOLAS CHAUDUN

Un centaure
au crépuscule

Alexis L'Hotte (1825-1904)

Arts équestres
ACTES SUD

à Marc

*On peut toujours écrire la biographie
d'un empereur ou d'un homme d'État :
si l'on manque de documents sur sa per-
sonne, au moins ses guerres ou ses en-
treprises témoignent-elles de sa vie...*

Mais s'agit-il d'un artiste, tout change.

*Surtout s'il a recherché l'existence d'un
sage, et fait ses vertus de la discrétion et
de la retraite.*

*Or l'homme devait avoir cette présence
sévère devant laquelle s'évanouissent
l'anecdote et le récit malicieux.*

JACQUES THUILLIER,
Nicolas Poussin.

*Il vaudrait mieux n'avoir pas vécu, qu'être
un homme de qui, mort, on écrit la vie.*

HENRY DE MONTHERLANT,
Le Treizième César.

INTRODUCTION

LE CARQUOIS DU BIOGRAPHE

Le général Alexis L'Hotte (1825-1904) passe pour l'inspireur de l'équitation classique française, dont, à peu de chose près, notre Cadre noir serait le dépositaire. Que l'on prône la régénération de celle-ci ou que l'on décrète sa déchéance, l'ombre de l'impeccable centaure plane sur les débats. Et l'inscription par l'Unesco, au titre du Patrimoine immatériel de l'humanité, de cette manière de monter – et de dresser – les chevaux ne pouvait que raviver sa mémoire. Plus que jamais il personnifie l'idéal du *Grand Dieu*, titre plaisamment conféré au seul écuyer en chef du manège de Saumur.

Élève chéri de deux géants, d'Aure et Baucher, témoin privilégié de leur rivalité fabuleuse, L'Hotte se voit en outre crédité d'une synthèse de l'enseignement de ses maîtres.

Beau, élégant jusqu'à la coquetterie, sobre et précis, L'Hotte subjuga tous les cavaliers qu'il eut à former. Son tact et sa prestance fascinèrent la cour de Napoléon III et les meilleurs connaisseurs du règne, tel Fleury. Il se fit encore du jeune Lyautey un indéfectible admirateur. Il demeura néanmoins un maître avare de conseils. Et, paradoxalement, cette retenue accrut son prestige. Tout de perfection inaccessible,

il lui suffisait d'être là. Voilà tout. Le petit précis d'équitation qu'il légua à titre posthume, *Questions équestres*, le range dans la catégorie la plus précieuse des doctrinaires : les économistes. Qu'en retient-on ? "Calme, en avant, droit." La trinité peut orienter une quête ; elle ne fonde pas une méthode. La concision de l'œuvre publiée ne doit pas occulter pour autant les commentaires qu'il fit des essais, traités et autres méthodes de ses contemporains. Ses intuitions et sa culture insondable noircissent les marges de livres écrits par d'autres et nourrissent une correspondance monstre. Les conseils, comparaisons, bribes de principes que dessine une écriture envahissante et pressée n'attendent que leur analyse. Les décrypter, c'est comprendre assurément le grand virage du dressage et de l'équitation au XIX^e siècle. Las ! Cette exégèse, nous n'y prétendrons pas, trop médiocre praticien pour nous y risquer.

Par bonheur, la biographie manquait aussi.

Bien, mais comment raconter la vie d'un homme qui passait six heures par jour à cheval, et ne mettait pied à terre que pour en consacrer quatre ou cinq autres à consigner, debout à son pupitre, ses impressions de manège ?

On pourrait se libérer des contraintes du genre, et tenter à grands coups de brosse la fresque héroïque d'un pur Lorrain ; et tout d'abord le décréter "né cavalier à Lunéville", comme si l'on naissait corsaire à Saint-Malo ou négrier à Nantes ; puis laisser filer les chariots sans guides... Voilà qui ne manquerait pas de chien. Mais quoi ?

Écuyer en chef de l'École de cavalerie de Saumur, puis, après les désastres de "l'année terrible",

commandant en chef de la place, L'Hotte fut essentiellement un soldat. Seulement, général de division, il n'a jamais combattu ; cette anomalie le place en marge de son clan social. Et c'est la République qui l'a fait général, de surcroît ! alors qu'il n'a jamais désavoué sa fidélité à l'Ancienne France et au prétendant légitime qui la personnifie, le comte de Chambord. Médiocre manœuvrier – il répugnait à ces abaissements – et peut-être pénétré de ses propres contradictions, il s'est laissé jouer par ses ministres contre d'autres ganaches jugées indésirables au gré des régimes ou des majorités. Il n'en fut pas moins autorisé à prononcer des avis lourds de conséquences – et parfois parfaitement rétrogrades – sur les nécessaires mutations de la cavalerie de combat...

Non, L'Hotte n'est pas un héros ; il n'illumine pas le siècle, et du strict point de vue équestre d'Aure et Baucher l'ont fait à sa place. N'eût-il pas été plus profitable d'écrire leurs biographies plutôt que la sienne ? Antagonistes tapageurs, marqués au col par leurs origines sociales contrastées, ils ont laissé l'un et l'autre un solide corpus doctrinal, et de quoi arracher de beaux accents au récit de leurs vies...

L'Hotte vient plus tard dans le siècle. C'est sa chance.

Né en 1825, il tourne le dos aux bouillonnements sulfureux de la Révolution et de l'Empire. 1825, c'est l'année où le ministère Villèle fait adopter la loi dite du "milliard aux émigrés", indemnisant les propriétaires spoliés par la vente des biens nationaux, et par laquelle la Couronne espère solder l'accès de fièvre. L'année encore que choisit pour disparaître David, génie, conventionnel, régicide, qui parmi d'innombrables chefs-d'œuvre, laisse deux des plus saisissants

portraits équestres de la peinture occidentale, *Potocki* et *Bonaparte franchissant les Alpes...*

L'Hotte ne meurt qu'en 1904, le 3 février. Six semaines auparavant, Orville et Wilbur Wright effectuaient le premier vol en aéroplane motorisé de l'histoire.

D'Aure et Baucher avaient brillé, puis décliné, avant que le doute ne submerge une société toute placée sous le signe du centaure. L'Hotte, lui, s'épanouit tout d'abord à l'apogée de cet exemple unique de civilisation équestre, à la fois sédentaire et moderne, épisode paradoxal au cours duquel, ne pouvant produire à elle seule l'énergie que réclamait son développement, l'industrie se fit du cheval un auxiliaire omniprésent. Mais alors qu'il touche au faite de sa trajectoire personnelle, de premières secousses extrêmement violentes, l'agonie brutale de la cavalerie impériale, par exemple, ébranlent le trône du cheval-roi. Et quand, enfin, il délaisse les responsabilités, en 1890, l'écroulement paraît inéluctable. Dès lors posté en marge, impavide, solitaire, tout adonné encore à la perfection de son art, comme un maître, peintre ou statuaire, il ne lui reste qu'à contempler l'évidence du naufrage.

L'exploration systématique d'une quantité rare d'archives privées a ménagé ses surprises, bien sûr, notamment à propos des relations avec Baucher ou encore du "fusionniste" qu'on a voulu faire de notre homme... Reste que c'est bien la coïncidence chronologique entre le sacerdoce d'un écuyer et l'évanouissement programmé de sa raison d'être qui fournit ses meilleures flèches à l'arc du biographe.

I

LE FEU, NE SERAIT-CE QU'UNE FOIS

“Le grand bonheur de tout soldat est bien de partir en campagne¹.” Ces mots, Joseph L’Hotte, un vétéran des guerres napoléoniennes, les avait écrits à son fils Alexis comme on encourage une débutante aux marches du palais. Alexis, tout juste promu lieutenant aux guides de l’état-major, partait alors pour Lyon rosser les canuts qui s’y révoltaient avec l’agaçante régularité d’un métronome. C’était en 1849. Il avait vingt-quatre ans. À cet âge, les mots d’un père... Aujourd’hui, il en a quarante-six. Il commande le 6^e régiment de lanciers. Et c’est devant Paris insurgée qu’il palpe “le grand bonheur”.

Mai 1871. Cela fait bien deux mois que Paris s’est affranchie de la France. L’esprit le plus conformiste trouverait sans peine de nobles motifs au soulèvement de la capitale. L’armistice du 28 janvier avait consommé, face à l’Allemagne unifiée, la défaite sans appel d’une armée de fortune, celle que les républicains du gouvernement de Défense nationale avaient fabriquée à partir des débris réchappés du naufrage

1. Joseph L’Hotte, lettre datée du 21 juin 1849, fonds d’archives familiales, Lunéville.

impérial. Cinq mois durant, toutefois, Paris assiégée avait tenu. Malgré la faim, malgré les obus ; malgré le froid d'un hiver comme on n'en avait jamais connu. La ville héroïque s'était épuisée en sorties incertaines au pied de ses murs. Niant l'évidence, son peuple se sentait vaincu. Qu'un armistice négocié par d'autres que lui autorisât les vainqueurs de la France à défiler au cœur d'une place si chèrement défendue lui sembla une trahison. À l'injustice, l'Assemblée nationale élue en février ajouta l'infamie. Voter sans préavis la levée du moratoire des loyers et, plus encore, celle du moratoire des effets de commerce avait eu pour conséquence d'exposer aux pires expédients toute une population de petits artisans et de boutiquiers mis à genoux par cinq mois de paralysie. Il suffisait dès lors d'une étincelle pour ébouillanter cette nasse de laissés-pour-compte. Celle-ci se produisit le 18 mars. Ce jour-là, indignation bien compréhensible et patriotisme irraisonné érigèrent la ville en Commune souveraine. Le gouvernement provisoire de la République et son armée croupionne filèrent piteusement se réfugier à Versailles, où siégeait l'Assemblée.

Cependant, pour être conservatrice, pour être outrageusement aveugle, cette assemblée de notables contre laquelle enrageait Paris n'en était pas moins légitime. Pire encore, la Commune brandissait les étendards cramois de la révolte sous les yeux de l'ennemi. L'Allemand vainqueur, en effet, campait sous les murs, occupant militairement tous les forts égrenés de Vincennes à Saint-Denis. Cette impudeur, les généraux rescapés des campagnes malheureuses ne pouvaient l'accepter. Qu'en outre les chefs de la Commune fussent des civils en armes excitait leur

ressentiment ; qu'il se trouvât parmi eux des cadres dévoyés de feu l'armée impériale – un Rossel, un Brunel... – les mettait littéralement hors d'eux...

En cette veillée d'armes du 20 mai 1871, ces soldats de Versailles ne s'apprêtent à rien d'autre qu'à perpétrer un massacre.

“En mai, il prit part, dans les rangs de l'armée de Versailles, à la sanglante reconquête de la capitale sur les insurgés.” Voilà ce que dit de L'Hotte André Monteilhet¹ à propos de cette “campagne”. Et “sans états d'âme apparents”, renchérit un historien de la ville de Saumur². Sérieusement, qu'ont-ils à faire dans cette “reconquête”, L'Hotte et ses lanciers? Marteler le pavé en des charges assourdissantes? Un escadron peut éventuellement disperser un attrouplement populaire, et cela d'autant plus facilement que l'opération prend pour théâtre une de ces larges avenues percées par le baron Haussmann, pourvues de dégagements multiples. En revanche, on lancerait en pure perte ce même escadron contre une barricade. Il suffit d'imaginer un instant cette unité escadant l'obstacle où le génie de la colère a mêlé “les arbres des boulevards, les vespasiennes, les bancs, les grilles, les becs de gaz³”... Obstacle, qui plus est, au front duquel on a pris soin de ménager des ébrasures d'où le canon crachera le feu. Et puis des lanciers! Qu'ont-ils à piquer ces lanciers? quand c'est du haut

1. André Monteilhet, *Les Maîtres de l'œuvre équestre*, Le Livre de Paris, 1979.

2. Joseph-Henri Dénechau, *La Marque d'Alexis L'Hotte*, saumur-jadis.pagesperso-orange.fr/recit/ch37/r37d3lho.htm.

3. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Michel Lévy frères, Paris, 1869, III^e partie, chap. 1.

des immeubles d'appui, de part et d'autre de la barricade, que pleuvent le plomb, la tuile et les projectiles les plus extravagants, chaises, poêles à charbon, têtes de lit, pots de chambre... Non, la cavalerie n'a rien à faire dans l'assaut d'une ville claquemurée. Et nul à Versailles ne compte l'engager dans l'affaire.

Le dispositif établi par Adolphe Thiers et le maréchal de Mac Mahon prévoit certes un fort parti de cavalerie, le 3^e corps, déployé sur la rive gauche, à portée de canon de l'enceinte. Son chef, cependant, le général du Barail, résumera avec une édifiante modestie la mission assignée à ses cavaliers. Il s'agit pour eux de tisser "une sorte d'immense filet de cavalerie destiné à protéger l'armée de siège contre toute entreprise venant du dehors et, plus tard, arrêter les rebelles vaincus quand ils voudraient fuir de mon côté¹." Pour résumer, conclut-il, un rien chagrin : "Je n'avais d'autre mission que d'empêcher les communards de s'échapper." Et de fait, la moitié de ses unités n'entreront même pas dans Paris en guerre, se limitant pour beaucoup à sillonner les boulevards de ceinture. Ces allées et venues sont le lot des actions de couverture ou – c'est à peine plus excitant – d'éclairage là où il semble que les insurgés se maintiennent. À ces mornes missions de protection et de reconnaissance s'ajoute encore une corvée : le convoiement des prisonniers, ceux qu'on n'a pas collés au mur et qu'il faut mener en troupeau à Versailles ou à Satory. Pas vraiment l'idée qu'on se fait de la guerre à cheval... Est-ce donc le dépit ? ou plutôt la haine atavique des séditieux ? le général marquis de Galliffet,

1. François-Charles du Barail, *Mes souvenirs*, Plon, 1897-1898, t. III, chap. XII.

le héros de Sedan, celui qui, là-bas, coup sur coup, avait mené trois charges désespérées pour “l’honneur des armes” et rien que pour cela, Galliffet auréolé donc ensanglantera pour l’éternité le souvenir de ces misérables cortèges en faisant exécuter froidement quatre-vingts prisonniers grisonnants, vieillissants et, pour ces seules raisons, suspects d’avoir déjà pris part au soulèvement ouvrier de juin 1848.

Le “marquis aux talons rouges¹”, entendez rouges de sang, se vantera de son meurtre. L’Hotte, lui, ne laissera aucun témoignage de sa Semaine sanglante. Rien dans sa correspondance ne filtre de cette *bataille*, rien dans ses souvenirs sinon, dans un cahier d’aphorismes consignés sur le tard, cette sentence : “La guerre civile présente le plus souvent le chemin du plus rude et du plus cruel devoir².” C’est un peu court. C’est un peu creux. En parfait accord, toutefois, avec l’appréciation portée par la hiérarchie au dossier du colonel L’Hotte, une fois la paix revenue : “Position régulière³.” Et puis notez, “position régulière”, le compliment frise l’outré-cuidance, la vacherie même ! quand il s’adresse au meilleur écuyer de son temps. C’est à se demander si l’homme en question a pris part à l’assaut. S’il est même entré dans Paris.

Le 6^e Lanciers est affecté au 2^e corps, et plus précisément à l’état-major de son commandant en chef,

1. “Le marquis Talons-Rouges”, c’est ainsi qu’Adolphe Willette intitula sa caricature de Galliffet, parue en une du *Courrier français*, n° 2, 13 janvier 1892.

2. Carnet d’aphorismes, citations, principes et règles de vie, fonds d’archives familiales, Lunéville.

3. Dossier militaire, Service historique de la Défense, GR 9YD 12.

le général Courtot de Cisse, ce qui ne dispose guère aux actions d'éclat. Cisse et ses divisions, pourtant, sont entrés dans Paris dès le 22 mai au petit matin ; ils ont conquis la rive gauche d'ouest en est, rencontrant une résistance acharnée aux abords du carrefour de la Croix-Rouge, du Panthéon et, plus encore, de la Butte-aux-Cailles. Stationnés à la ferme de Gissy, non loin des ruines du fort d'Issy, L'Hotte et ses lanciers ne reçoivent l'ordre de franchir la porte de Versailles que le 23 dans la journée. Ils ont pour mission de se porter à l'École militaire, de patrouiller dans le secteur – sécurisé depuis la veille au soir – et, bien entendu, de convoier un train de 300 communards détenus au quartier Duplex. Leur tâche essentielle n'en reste pas moins “de faire soigner les chevaux abandonnés dans les écuries par les insurgés¹”. Des haridelles, pour la plupart, ces chevaux, et rares avec ça, nul ou presque dans les rangs de la rébellion ne sachant monter². Tout juste de quoi se distraire, en somme. Et pour le reste, le loisir infini de contempler Paris en flammes. Car ces grands incendies du 23 et du 24 mai, qui dévorent la mémoire de Paris – trois siècles et demi d'état civil, par exemple – et nombre de ses richesses artistiques, L'Hotte y assiste comme aux premières loges ! Il lui suffit de grimper à l'étage du “château” de l'École : à mille mètres au nord-est, brament et crépitent dans un même geysier de feu le palais d'Orsay, l'hôtel de Salm, le faubourg

1. Dépêche du général de Cisse en date du 23 mai 1871, SHD, archives privées GR 1 K 939/carton 2.

2. Lors d'une tentative malheureuse de ruée parisienne contre Versailles, le 4 avril, le “général” Bergeret avait mené l'attaque à bord d'une calèche, comme un souverain vieillissant, ce qui avait passablement agacé le Conseil de la Commune.

Saint-Honoré, le Palais-Royal et, surtout, au cœur du séisme, les Tuileries dont le dôme, en explosant, littéralement, projette dans la nuit des comètes visibles encore depuis le plateau de Saclay. Nul spectateur n'oubliera ce drame pompéien, mais L'Hotte n'en rapportera pas une ligne, lui qui écrit tant. Quant aux exécutions sommaires, pas un mot non plus. Il n'en a probablement pas été le témoin. Cissey, son chef, se montre pourtant d'une férocité impavide : la "cour prévôtale" qu'il préside au palais du Luxembourg, son quartier général, endeuillera les jardins, laissant un charnier dont l'obscénité et la pestilence ébranleront dans leur conscience les réguliers les plus convaincus. Mais de toute la Semaine sanglante, L'Hotte n'est à aucun moment appelé au Luxembourg. Ni témoin donc, ni acteur : les quelques patrouilles qu'il a effectuées n'ont sillonné, on l'a dit, qu'un secteur déserté à la première alarme par la rébellion. Tant mieux ! Le centaure sort ainsi de la tragédie immaculé du sang de ses compatriotes.

Il s'en est souvent fallu d'un cheveu, pourtant...

Avant la Commune, il y avait eu la guerre. Et avec elle une tempête comme la France n'en avait jamais essuyé. Aux prémices de la débâcle, L'Hotte, alors écuyer en chef de l'École impériale de cavalerie, avait désiré combattre avec une ardeur peu habituelle. Plus depuis ses barrettes de sous-lieutenant, en tout cas – mais pour un cadet, il est vrai, en découdre tombe sous le sens. Par deux fois, les 20 et 29 juillet 1870, il avait imploré sa hiérarchie : "N'y a-t-il donc pour moi aucun espoir d'avoir un régiment ? Dois-je renoncer à tout espoir de prendre part à la guerre et à un titre quel qu'il soit ? Je vous